

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXVII
(26 août 1945 — 27 avril 1946¹)
(Suite)

[21 novembre 1945.]

Déjeuné chez Joannidès qui voulait me faire connaître Zervos (le frère de l'éditeur). Parlé de la Grèce. Moi surtout de littérature, et Zervos surtout de politique. Mais nous arrivons à nous entendre. Je continue de mettre les pieds dans le plat, dénonçant tout ce qui me paraît hypocrite, et pouvant fournir sans trop de peine la preuve que j'aime la Grèce (la mal aimée, selon moi). Joannidès, homme charmant et de bonne volonté ; il me fait voir le plan de son numéro sur la liberté. C'est ainsi beaucoup plus clair... (Si j'étais là-bas je traduirais qq. pages de Makrianni qui, jointes à du Solomos, pourraient montrer la tradition libérale de la Grèce moderne.)

Gide m'avait parlé d'un jeune Roger Kempf... Roger fait de la philo... Mieux vaut consacrer une année à chaque certificat. Je me lançai, quant à moi, beaucoup trop tôt dans la philo, et fus obligé de m'arrêter plusieurs années pour avoir d'abord voulu trop êtreindre... Il y a dans cet enfant un

1. Les cahiers I à XXXVI et le début du cahier XXXVII (1931-1945) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 150 du BAAG.

mélange de jeunesse et de maturité, de la lecture, des curiosités, un désir profond de culture (mais aussi celui de vivre, de voir l'Italie, de voyager...) qui m'enchantent. Je le reconduisis à la porte de Gide qui lui donne l'hospitalité. Il me parla dans la rue Vaneau de la malchance des garçons de son âge qui sont tombés dans des années néfastes ; qui ont des lacunes, qui n'ont pas vu certaines choses... « Ainsi, imaginez que je ne connais pas Conrad, ni Stendhal, c'est épouvantable. — Oh ! lui dis-je, on peut vivre sans cela et j'ai constaté que vous savez déjà beaucoup de choses. Je suis bien rassuré sur votre génération lorsque je vous vois. Si vous sentez vos lacunes, c'est que vous êtes en bon chemin. Sans doute la vie, ces dernières années, a été difficile, beaucoup de choses très simples jadis sont devenues impossibles, nous avions de la chance de mon temps, certains en savaient profiter. Mais dites-vous bien que dans cette époque aussi il fallait prendre sur soi pour se cultiver ; rien ne se fait sans effort ; les problèmes, au fond, malgré la différence d'atmosphère, étaient les mêmes... » J'étais jusqu'au fond du cœur touché par tant de grâce, de jeunesse et un esprit déjà si solide. « Oui, dis-je à Gide, je croyais un peu me retrouver au même âge ; comme moi, il a envie de tout lire, et il fait les études que j'ai faites. En voyant des garçons pareils je n'ai plus de doutes sur l'avenir. »

Herbart vint. Heureux que j'aie enfin (sur sa prière et celle de Thomas) envoyé qq. chose à *Terre des Hommes* (ce sont deux pièces d'André Cambas). Se promet de faire l'éreintement de Sartre et celui des Poètes. « Camus lui-même juge Sartre insupportable, éclaboussant de suffisance et d'arrivisme. Et puis pourquoi asseoir l'Existentialisme sur des tinettes ? Des hordes de disciples hirsutes, bohèmes, vivant à l'hôtel dans la crasse, forment la clique du grand homme. Camus se dit prêt à foncer. » (Gide avoue sa déception en lisant le dernier Sartre. C'est partout concert d'éloges. « Oui, dit-il, on a peur de lui. Avant d'ouvrir ces livres je doutais, mais maintenant je ne doute plus. ») « Quant aux poètes, il convient de les exécuter au nom de la poésie. Il y a vraiment de l'abus. Ils nous excèdent avec leurs tartines, toujours les mêmes, et leurs plaquettes en série. C'est devenu la bonne affaire. Et à présent que le public français commence à renâcler ils ont imaginé de se faire publier en Suisse, en Amérique. Ils bénéficient du change favorable. C'est toute une industrie. Et ils défendent leur morceau. Il ne ferait pas bon mettre en doute la valeur de ces morceaux de résistance. On est traité de fasciste ou de traître aussitôt. Mais *Terre des Hommes* va montrer qq. chose de raide et on n'aura point peur d'eux. Cela d'ailleurs ne gênera pas leur succès commercial, puisqu'ils ont acquis le marché étranger. » Je prends la défense de Noël

(Herbart ne peut le souffrir ; on voit son nom partout). Gide trouve que c'est encore un des meilleurs ; incomparablement mieux que Jouve, dit-il, pour lequel il me paraît nourrir une haine excessive...

Joie de passer des instants assez tendres avec Roger... Je mesure à quel point Gide est sensible à son charme et à sa valeur, car il est au courant de mille petites choses, de celles que Gide dit rarement, et seulement aux intimes. Nous allons tous deux déjeuner au Bon Marché. Mon plaisir est immense ; je le sens partagé. Ce que nous disons n'est pas le plus important, et pourtant je me sens prêt à un don total. Il me semble que c'est pour un enfant pareil que je suis venu en France. Je sens aussi que nous allons nous séparer... Les instants maintenant sont comptés ; mais je sens qu'ils sont précieux, et que je vivrai longtemps sur leur souvenir. Quelle obligation à la vertu véritable, quelle nécessité d'être droit devant de tels garçons. J'ai vu qu'il m'estimait et qu'il venait à moi de confiance ; j'ai voulu lui donner le meilleur. Mais ce meilleur, il ne faut pas le perdre, il faut sans cesse l'entretenir, l'enrichir. L'exigence des adolescents nous encourage, nous engage. Oh ! pouvoir regarder en face les garçons et savoir que le peu qu'on leur donne est bien pur. Il faisait des projets pour notre revoir. Naturellement nous devons nous écrire. Il aimerait devenir pour un temps professeur à l'étranger, afin de pouvoir me rejoindre en un pays lointain. Oh ! quel rayon m'a caressé. Qq. heures à peine, une conversation affectueuse, une tendresse acquise dès le premier regard — et me voilà enrichi. Faut-il dire qu'un peu de nostalgie se mêlait à ma joie ? Voir si vite finie notre rencontre exquise, et sans que rien de vraiment voluptueux (était-ce bien nécessaire ?) s'y soit mêlé... Joie que j'aurais eue à vivre qq. temps avec Roger, près de Roger. Combien ce bonheur entrevu va-t-il cependant m'enrichir. Certaines profondeurs dormantes se sont en moi réveillées. Il me faut être digne de mon nouvel ami.

25 nov.

Dîné chez Étienne ², au parc Montsouris, et fait connaissance de sa femme. Il y a un bébé de deux mois. La jeune femme me regarde avec beaucoup de curiosité. Étienne lui a souvent parlé de moi (et raconté des histoires). Je sais que sa crainte est que son mari retombe dans les amours passées. Mais Étienne m'assure qu'il en est fort loin, et que son mariage le comble. Il n'a qu'une hâte, en sortant le soir de *Terre des Hommes*, c'est de retourner chez lui (ceci après trois ans de vie commune). Même, dans la journée, il lui arrive de s'ennuyer de sa femme. Il vient de publier un

2. Étienne Lalou.

bouquin ; je suis, je crois, le premier à le lire ; il en a mis de côté un exemplaire pour moi. Il sait que je vais aimer ce livre (*Journal de Jean Richebourg*). C'est le journal d'un lycéen, préparant son bachot. J'emportai le bouquin non sans curiosité, avec aussi un peu de crainte. Je désirais bien fort l'aimer, mais j'avais été tellement déçu avec Claude. Dieu merci, c'est un fort bon livre ; sans lui je n'aurais pas connu Étienne. Je ne le croyais pas si « intelligent » — je veux dire capable ainsi d'organiser une matière, de tirer parti de rien (une vie d'adolescent), de varier les effets, de mettre de l'ordre dans l'incohérence d'une jeune pensée, tout en respectant incohérence et jeunesse. J'avais lu cinquante pages avant de m'endormir le soir même ; joie de lui téléphoner dès le matin ma surprise.

Visite à Fréchet. Parlé de l'Italie et appris la mort d'Arduini. Je lui avais présenté Fréchet voici dix ans ; ils avaient voyagé ensemble ; ils s'écrivaient souvent. Étrange antiquaire romain, toujours prêt à laisser sa boutique pour vous piloter dans la ville et vous conduire en voiture aux plus beaux lieux de son pays. Jeune encore (il meurt à quarante-quatre ans). Vie étonnamment chargée d'aventures. « Celle de Casanova n'est rien près de la mienne », disait-il — et Arduini n'était pas vantard. Celui-là, il sut vivre sa poésie. Je regrettais souvent qu'il n'écrivît pas au moins ses aventures (on prétend qu'il tenait un journal — qu'en restera-t-il ?). Tempérament de la Renaissance ; il ne fallait pas lui demander trop de tenue morale ; il y avait de la mollesse dans cette frénésie. Mais certaines expériences valent d'être vécues. En écrivant ceci je viens de fermer une brochure de Camus, *Noces*, où sont développés certains thèmes qui me sont chers ; prendre le bonheur au tragique, dit-il — et un certain amour farouche de la vie propre aux gens de la Méditerranée. Mon expérience grecque (celle aussi de Rome, de Fès...) me porte très près d'une certaine hâte à savourer, à déceler la beauté de l'instant, mais aussi bien à tâcher de l'éterniser. Cela ne s'accommode en effet d'aucune foi, sinon de la seule foi dans la vie et la règle du jeu.

Devant une certaine levée d'artistes et de philosophes jaillis soudainement de l'Afrique du Nord et qui apportent une manière assez neuve de jouir et d'écrire (mais ils s'inscrivent derrière Saint-Janvier, Gide etc.), je me prends à considérer d'un œil un peu nouveau mes travaux sur la Grèce ; ils correspondent eux aussi à qq. chose. Crainte légère qu'il n'y ait dans mon *Sikelianos* des traces d'académisme (?).

Soirée au Cirque d'Hiver avec Laleure. Qq. beaux numéros : un acrobate au sommet d'une longue perche flexible ; allure de palmier, il semblait faire la feuille morte comme un avion qui s'abandonne dans l'air.

Assez beaux garçons presque nus faisant des pyramides ; on les vit, à l'entracte, habillés : tout à fait affreux. Qq. chameaux et dromadaires au poil sombre et soyeux faisaient un admirable défilé ; arabesque de leur cou souple et tendu ; les flancs des bêtes étaient étrangement recouverts d'une draperie bleue découpée et que parsemaient de rouges étoiles et croissants ; qq. chose de zouave, d'africain — à la fois le désert et les Mille et Une Nuits. Chaque animal portait au sommet de la tête une touffe de plumes. Un jeune lama effarouché et bondissant vint un instant se mêler à la foule grave des dromadaires. Assez ahurissant final marocain : une troupe nombreuse de danseurs vêtus de bouffantes culottes jaunes et le torse nu couvrit la piste de sauts périlleux exécutés dans une joie sauvage.

Visite à Étienne (au journal). Je voulais lui parler de son livre. Il se demande pourquoi au lieu de faire de la critique je ne m'abstiendrais pas de « penser » pour donner un ouvrage qui ne comporterait que des faits, et où sans me voir on me retrouverait parfaitement. Car il semble à Étienne que je suis surtout curieux de l'action. (Jadis, il est vrai, je rêvai d'un *Ami des vagabonds* dont j'écrivis qq. pages dans ma prison de Toulon, mais bientôt je me trouvai perdu dans le terrain amer et froid de ma cervelle ; ou plutôt placé devant un abîme. Je ne me crois point d'imagination. Plus tard, peut-être, beaucoup plus tard. Je me souviens que M. d. G., jadis, trouvait dans ma conversation un certain don de créer, d'évoquer, et s'étonnait en même temps que je n'écrivisse pas.) Parlé à Étienne de Roger K. Essayé d'exprimer ce que fut le passage de cet enfant. Chose unique pour moi. Étienne se récrie : « Comment, toi qui es fait tout spécialement pour donner qq. chose aux garçons ! Leur montrer le chemin, les éclairer, les réchauffer de ton amour. — Oui, dis-je, j'ai eu beaucoup de chance, j'ai eu de grands amis et ma vie fut remplie d'aventures. Mais le véritable contact mêlé d'amour dans lequel on peut donner le meilleur de soi-même et par là compter dans la vie d'un enfant, je suis encore à le chercher, à l'attendre. C'est d'ailleurs pour cela que j'écris : pour dire mon amour et pour être aimé. Il se peut (et c'est probable car j'ai eu des centaines d'élèves) que j'aie joué un certain rôle dans la vie de plusieurs adolescents. Mais je n'en ai rien su (ou plutôt n'ai pu que de très loin, et trop tard, le deviner), et cela n'est pas une consolation. » Étienne, au contraire, qui s'est beaucoup intéressé à de jeunes garçons, a été payé de retour ; on l'a aimé, admiré (il est vrai qu'il était champion de course...).

Étienne m'accompagne chez Gide avec qui je dois passer la soirée. J'en profite pour déclarer à Gide (qui ne l'a pas encore reçu) l'admiration que je professe pour le *Journal de Richebourg*. Amrouche est là ; il an-

nonce la parution prochaine de *L'Arche* (j'y dois paraître avec Gide). Reçu alors un coup de téléphone de la maison. Une certaine femme-soldat, arrivant d'Athènes et repartant le soir même pour Bruxelles, est venue me demander ; elle apporte, dit-elle, une « mission » de Merlier. Manqué cette intéressante visite. (Il semble qu'il s'agit de l'exposition des peintres grecs, laquelle doit se faire à Londres, Bruxelles et Paris. Mais dès septembre j'ai déclaré que vu la défection de Tsaroukis et d'Engonopoulos je n'avais plus envie de m'en occuper. J'aurais pu écrire un catalogue pour présenter « l'école d'Athènes », mais cet été j'étais rudement claqué, et puis me mêler d'une affaire officielle ne m'eût apporté que des ennuis...)

Dîné dans un fort bon restaurant avec Gide (mais à la hâte, car nous voulions aller au cinéma, et l'affluence aux spectacles, depuis la guerre, est énorme). Gide m'avait téléphoné le tantôt en déclarant s'apercevoir que nous ne nous voyons jamais (j'ai à vrai dire la même impression). Pour réparer peut-être cet éloignement, Gide avait voulu me bien traiter. Je ne dirai pas que cela m'ait fait plaisir. Gide est comme moi déçu par Claude. Il le trouve devenu inintéressant. Il « s'installe », devient Monsieur et semble vouloir rompre avec son passé ; mais il faudrait qu'il en eût un ! Ennuyé certes de perdre mes illusions sur Claude, mais réconforté tout de même en voyant que mon jugement est confirmé par celui des autres. Parlé abondamment de Roger K. Gide est heureux des détails. Il m'en donne qq.-uns de son côté. Se montre heureux d'avoir une fois de plus joué le rôle de procureur. Il semble à Gide que Roger ait parlé beaucoup plus à l'aise avec moi. Est-ce sûr ? J'ai en tout cas (alors que Roger me citait certains détails de l'hospitalité de Gide, confidences, attentions) marqué à Roger que c'étaient là des marques de faveur et un grand signe d'affection — ce dont Gide lui-même est touché.

Gide m'annonce qu'il voudrait me faire lire son journal d'Afrique, mais en manuscrit car il ne va pas tout publier. Pour me préparer à cette lecture, il me parle de la famille qui le reçut à Tunis ; un enfant odieux y vivait, égoïste, insolent, ne disant ni bonjour ni bonsoir et faisant sentir à Gide à chaque instant qu'il était un intrus. Pour comble de malheur, à Alger le fils des H. ne valait pas mieux. Un parfait mufle (de l'aveu de son père), ne songeant qu'à imposer ses caprices et à prendre le pas sur tous. La fille elle-même tout aussi mal élevée... Il me confie une aventure exquise dans un cinéma d'Alger. Mais au fond Alger comme Tunis fut durant la guerre bien morne et décevant. Contrôle de la police, misère et laideur... Au Maroc, qui d'après Si Haddou a lui-même perdu de ses charmes, Gide eut davantage de chance. « Mais, dit-il, tout se perd. Où aller ? » Crainte que

même Louxor ait changé. Gide compte y retourner bientôt, accompagné d'Herbart, lequel ressent un immense besoin d'aventure ; mais il se trouve que la jeune équipe de *Terre des Hommes* craint le départ de son directeur, tout ne tient que par lui, et s'il allait à son retour se désintéresser du journal ? Gide a fait à Herbart les mêmes objections, mais ce dernier se dit sûr de lui... Au demeurant Gide serait ravi de voyager avec Herbart (il me répète d'ailleurs qu'il a aussi la nostalgie d'un voyage avec moi). « Herbart a fait de surprenants progrès », me dit-il (je les ai moi-même remarqués, et dans l'homme et dans son dernier bouquin — bien que Gide m'accorde que ce soit un peu court, et comme suspendu). « Il reste, me dit-il, un peu inquiétant, mais avec lui je m'amuse. Nous rions beaucoup. » Il est vrai que dans l'esprit d'Herbart je ne sais quel jaillissement, et d'heureuses formules, un sens du saugrenu sont faits spécialement pour enchanter Gide. En tout cas, à les voir ensemble, on sent leur réciproque enchantement.

Voyons au cinéma *l'Espoir* de Malraux ; ce n'est pas exactement un film, mais d'émouvantes images tirées de la guerre d'Espagne. Noblesse et âpreté, sens tragique. (Pas très bien suivi le film, car le dîner trop expédié me pesait.) Aux actualités on vit de Gaulle sur l'écran ; Gide l'applaudit (on sortait tout juste d'une crise où de Gaulle avait manqué quitter le pouvoir). On projetait aussi *Zéro de conduite* (vu voici sept ou huit ans, dans un club car le film était alors interdit). Gide assez excité par les collégiens. Je les avais annoncés très laids, mais ma mémoire me trahissait. Gide spécialement sensible aux fautes de technique, aux erreurs de dialogue etc., mais très émoustillé malgré tout. Me demande si je connais *L'Éveil du printemps*, pièce allemande qui le bouleversa autrefois, et qui fut donnée au Théâtre des Arts.

Vu le lendemain avec Jacques (sur le conseil de Gide) *La Cage aux rossignols*. Tout à fait exquis, joué par des enfants. Maison pénitentiaire ; gosses d'abord terribles et qui s'adouçissent. Il m'est arrivé souvent de verser des larmes — mais silencieuses — au cinéma. Cette fois c'était des sanglots et que j'arrivais très mal à comprimer par peur de mes voisins. Je faisais un retour sur moi, et songeais que moi aussi, mon rôle est d'élever des gosses. Ai-je eu pourtant toutes les satisfactions possibles ? Une chose curieuse : il ne s'est point passé une distribution des prix à l'Institut sans que tous les élèves aient éprouvé le besoin de m'applaudir à tout casser. J'en étais gêné.

Visite à *L'Arche*. Remis à Amrouche mon manuscrit de Kavafis et celui de Kazan. Bien qu'il me dise que tout est accepté d'avance si cela vient de moi, je lui demande de regarder ces travaux et de me faire signe.

Je voudrais mettre au point les questions d'édition et si possible obtenir une avance d'argent. Étant par hasard libre le soir je m'aventurai au théâtre. C'était un vendredi (jour où on ne joue pas). Je voulais voir Dullin dans *Le Faiseur* (j'ai tant vu de faiseurs à Athènes...). J'avais cependant loué un fauteuil à Sarah-Bernhardt et tombai sur un spectacle de danse. Public très famille ; il s'agissait de quelques débutants qu'on protège. (Mélés au public, qq. danseurs célèbres, genre tapette, que l'on saluait très bas...) Vulgarité et laideur des danses ; incapable de rester jusqu'au bout. Remonté le Boul'Mich. Terrible solitude. De même à Montparnasse. Les cafés ferment à 11 h, la vie nocturne a toute disparu de Paris. Avant la guerre déjà, les soirées n'étaient point toujours drôles. Que dire maintenant ?

Visite à Gide pour lire le fameux manuscrit. Gide était dans sa chambre, occupé à corriger des épreuves. Il avait la veille, jusqu'à 2 h du matin, dévoré la moitié du livre d'Étienne et s'appropriait à le finir le soir. « C'est mieux que *Les Amitiés particulières*, dit-il, car dans ce dernier livre il n'y avait que ça... Mais il y a tout de même dans ce Lalou un côté rasant — pour le public, mais pas pour moi. » Évidemment (et je l'ai dit à Étienne) les garçons de seize ans ne parlent pas ainsi, mais il n'empêche qu'il écrit délicieusement. (Je suis, pour moi, tout heureux d'avoir dès le début reconnu la qualité de ce bouquin.) Je me plongeai durant deux heures dans le *Journal* (je n'arrivai qu'à la moitié). Une page exquise sur une aventure d'hôtel à Tunis. Gide, dans l'ensemble, n'est pas trop satisfait de ce journal et je vois qu'il tient fort à mon avis. (L'autre soir, il reparlait des carnets de Louxor — qui ont disparu — que j'étais seul à connaître et que je mets très haut. Pour me pousser sans doute, il disait : « Je crois que tu t'exagères singulièrement leur valeur et qu'en les relisant tu serais fort déçu. » J'en profitai pour me renflammer et redire combien l'impression de ce journal, lu dans le train entre Patras et Olympie, en 1939, reste vivante en moi...) Dans le journal de Tunisie, chaque fois que Gide parle de lui c'est parfait, riche, émouvant. On est insatiable de le connaître. Ce qui a trait à la guerre, aux nouvelles du jour et aux fausses nouvelles, le tout reflétant l'angoisse du moment, a déjà vieilli, et se retrouverait aussi bien dans les quotidiens d'alors. Une partie vraiment dramatique (et j'en ai pris conscience après coup) est le portrait de « Victor », l'horrible garnement chez qui Gide habitait. Terrible monstre de quinze ans. Gide a été plusieurs fois sur le point de céder la place, de quitter la maison. Ce n'étaient qu'insolence, rebuffades. Le gosse volait à table les meilleurs morceaux, cachait des provisions, souillait les cabinets. On sent qu'il déteste Gide

dont le jugement, la présence sont un poids gênant. Celui-ci, cependant, malgré ses dégoûts, les humiliations qu'il supporte, n'est pas sans sympathie pour le gosse. Au moindre regard, à la moindre parole polie, on le sent qui s'émeut. « Pourtant, me dit Gide, ce fut un enfer, et cela aurait pu être si délicieux... »

Passé la soirée avec Bordaz, devenu chef de cabinet à l'Économie nationale. Toujours aimable, mais plutôt plus lourd. Pas tant embourgeoisé (comme Claude) qu'abruti. Et il me faudra le revoir. Il semble avoir perdu tout contact avec ce qui est poétique ; son bureau l'absorbe tout entier. Au demeurant, charmant et m'écoulant volontiers. Mais il renvoie si peu la balle que je n'ai guère envie de rien lancer... Assez de brouillard ces derniers jours, ciel en tout cas uniformément gris. J'ai souffert jadis de ces ciels couverts ; c'est pour cela que j'ai voulu fuir Paris. Sous l'azur d'Athènes le souvenir de ces grisailles m'effrayait. J'en reconnais maintenant la beauté. L'autre jour, près du guichet du Louvre, appuyé sur un parapet, je ne pouvais me lasser de l'étonnante architecture des maisons qui s'alignent sur le quai Conti et le quai Voltaire (qq. fausses notes, les Beaux-Arts entre autres). Cette ligne est inouïe, d'une patine prodigieuse et comme mystérieusement mêlée à l'air gris de l'hiver, comme émergeant d'une ouate subtile. Gide me disait avoir lui-même trouvé Paris plus beau que jamais — mais terriblement *vieux*. Déclare une immense admiration (et que je partage) pour le Luxembourg. Trouve les gosses de Paris des plus charmants.

9 décembre.

Enfin sur le départ. Demain je coucherai à Naples. Tohu-bohu assez grand pour obtenir paperasses, chèques égyptiens (c'est en Égypte d'abord que j'irai), argent de poche etc. J'ai couru durant toute la semaine, sans trouver même un quart d'heure pour me faire couper les cheveux. Ça sera pour les pays chauds. Depuis deux jours il gèle à Paris et ce froid vif me fouette les esprits. Très bonne disposition pour voir et enregistrer. Désir assez sérieux de travail. Plusieurs projets se promènent dans ma tête. Il suffira qu'on ne m'embête point à Athènes pour que je fasse d'assez bonnes choses ; je me sens presque en verve.

Assez mauvaise soirée (la seule de mon séjour) à S.-Bernhardt. Vu au cinéma avec Jacques *La Cage aux rossignols* (sur le conseil de Gide). Film exquis joué par les Petits Chanteurs à la Croix de bois. La critique a pris ce film à la blague. Pour moi, je n'ai cessé de sangloter. Jusqu'à présent je pouvais pleurer au ciné, mais sans bruit. Cette fois j'avais le plus grand mal à me contenir. Ainsi puis-je m'assurer de l'amour véritable que je sens

pour les gosses, et le désir que j'ai de leur bien, mêlé, il est vrai, à d'autres intérêts. Comme ce film, de plus, concernait l'éducation, rapport de maîtres et élèves, réactions de gosses (13 à 14 ans), tout cela me bouleversait. Il est une sorte d'émotion pédagogique que je ne puis goûter en Grèce, car les gosses là-bas sont beaucoup trop malins, et superficiels... *Je m'aperçois que j'ai déjà noté tout ceci.*

Apparition de Sotty. Toujours conquis par le snobisme et les complications sentimentales. Il voudrait obtenir une mission à l'étranger. Il est vrai que personne ne connaît mieux que lui la peinture. Mais c'est un drôle d'emploi pour un phthisiologue... Soirée au V^x Colombier (les quatre frères Levesque et Sotty). Nadeau parlait du surréalisme. Récit assez sérieux du mouvement, un peu philosophique et lourd cependant. Salle mêlée, avec les interruptions les plus saugrenues, parfois grossières ou contradictoires. Jacques se marrait. On récite un poème d'Aragon, un autre de Peret, mais le clou fut un fragment du troisième manifeste de Breton, langue admirable et brûlante, syntaxe hardie qui vous entraîne.

Henri me conduit chez Jacques Prévert. Ce sera un de mes meilleurs souvenirs de Paris. Homme de cinquante ans peut-être, visage fort jeune et coloré, cheveux très gris. L'air à la fois peuple et raffiné, tempérament visible. Il nous garde trois heures, au départ assez dérangé par les metteurs en scène, éditeurs, coups de téléphone. Mais il nous communiquait des poèmes à lire, puis lui-même nous fit des lectures. Œuvre très étonnante que le public commence à remarquer et que Prévert jusqu'ici méprisait, car c'est juste à présent qu'il songe à les présenter en volume. Langue étonnante, trouvailles, joie de se servir des mots. Sens de l'enfance, révolte anarchiste (complexe (?) militaire). Tout cela forme une œuvre qui compte. Style oral. De tels poèmes peuvent à la fois satisfaire les gens du peuple et les artistes. J'aimerais, quand le bouquin aura paru à Paname, le présenter à Athènes. Je m'amuserais fort à lire du Prévert et à le commenter. Excellent morceau de la Reine Brunehaut où l'on voit un collégien sur les bancs de l'école qui occupe comme il peut son ennui...

Sotty recevait chez un ami ; il avait invité tout Paris...

Visite à Clara Malraux, toujours du brio et des anecdotes. Se trouva à Dieulefit au moment de la libération, vit d'assez près Emmanuel et autres abandonnant la ville avec les maquisards, après avoir compromis tous les habitants. D'accord avec moi sur la médiocrité de Claude, qu'elle vient d'éreinter, me dit-elle, dans un feuilleton. Se trouva aussi mêlée à la vie de Sotty qui à Dijon s'exposa passablement à la fin de l'occupation.

Appelé par Gide qui venait de recevoir une circulaire de Milliex, celui-ci remuant tout Paris (ce que m'avait dit Amrouche) en faveur de la Grèce — et surtout dans le désir de se montrer. Je suis si révolté par le comportement de cet arriviste que durant un quart d'heure je donne un spectacle de convulsionnaire. Gide trouve cela idiot (car il veut surtout un conseil de conduite), mais du moins peut-il voir la profondeur de mon dégoût... Je profitai de la visite pour finir le journal d'Afrique, cherchai sur la prière de Gide qq. feuillets qui se pourraient donner à *Terre des Hommes*.

Thé fort réussi à la maison, offert aux amis d'Henri. Parry nous raconte un curieux voyage aux USA (il était photographe du général de Gaulle)... *Terre des Hommes* a publié les poèmes de Cambas, et *L'Arche* mon « Katsimbalis ». Je fus voir Joannidès. Nous reparlons de son projet de revue... Tériade arriva... Nul de nos jours n'a fait de plus belles éditions...

Appris que le bateau pour Alexandrie ne pourrait m'embarquer, mais qu'il m'était possible de prendre un bateau pour Le Caire. Téléphoné aussitôt à Gide qui devait se rendre en Égypte courant décembre. Je lui demande la date de son départ. — Vers le 10, dit-il Exactement ce qui m'arrangerait. Aussitôt il s'écrie de joie et je découvre alors qu'il redoutait assez de s'embarquer seul pour un si long voyage. Il se montre tout soulagé. Voici donc nos destins qui s'accrochent — et sans qu'on ait rien fait pour cela. La vieille étoile se rallume.

Passé une heure avec Amandry et sa femme au Flore. Le roman que nous avons traduit ensemble (mais signé de lui seul) est accueilli avec éloge par Gallimard... Cottez me présente à Julien Gracq... J'ai lu à peine de sa prose, mais je sais qu'elle est excellente. Se montre assez modeste (refusant tous les prix que certains comités lui proposent indirectement).

Visite à Gide, un matin ; je devais le mettre au courant de démarches en vue du départ. Martin du G., de passage à Paris et qui précisément désirait me voir (après sept ans), était là. L'entretien à nous trois fut vraiment riche (j'aurais pourtant aimé causer avec Martin en tête à tête). Admirant mon optimisme et la certitude que tout doit s'arranger, Martin expose au contraire qu'il sent de plus en plus un abîme se creuser entre les aînés et la jeunesse. Nous ne parlons point la même langue ; leurs problèmes ne sont plus les nôtres ; ils ne se posent pas les mêmes questions (Gide avouait ne pas s'endormir sans avoir lu cinquante vers de Virgile, ce qui paraissait à M. anachronique, d'où le débat). Pour Martin, l'art est devenu un luxe. Gide croit aussi à une nouvelle barbarie, mais temporaire,

l'idée même d'art peut devenir incompréhensible pour la majorité (ce que Martin appelle la jeunesse). Mais l'important est le petit nombre, celui pour lequel on travaille et qui doit prendre après notre place. En ce sens, on se sent engagé. Gide (et cela alimente l'entretien) donne lecture de la préface à *Saint-Saturnin* qu'il vient de rédiger. Assez effaré — non Martin — du recul de la liberté, il nous lit qq. scènes du *Procès* de Kafka (terriblement violentes et hardies) qui pourraient bien être interdites par la censure, car on pense facilement aux « procès de la Résistance » ; Gide tire en ce moment avec Barrault une pièce de théâtre du *Procès*.

Visite à Lalou au journal... Passé à midi voir Saillet à la boutique Monnier... Intransigeance. Il prendra sans aucun doute une place importante dans la critique ; il apporte une voix nouvelle. Manqua se brouiller avec Thomas qui, habitant chez Gide au début de la guerre, pilla l'appartement (habits, bouquins etc...), cela inconsciemment mais avec une terrible muflerie.

Passé saluer Schlumberger... Soirée chez Frère. Toujours d'interminables conversations sur le travail, la vie de l'artiste, notre raison d'être etc. Tous ces problèmes sont sentis et vécus par Frère ; il y a plaisir à causer avec lui ; il écoute... Il vous observe aussi, car toujours il se place au point de vue pratique...

Gide a retrouvé les petits carnets d'Égypte ; les ayant relus, il les trouve en effet assez « amusants ». Nous ns rendons à la banque puis à l'ambassade anglaise ; il s'agit d'obtenir un supplément de bagages — ce qui s'obtient sans peine. L'ambassadeur fait demander à Gide de déjeuner avec lui. Il reste une heure à tuer ; nous nous rendons au Louvre, parcourons les qq. salles ouvertes au public et les « nouvelles acquisitions » que Gide n'avait pas encore vues. Admiration devant le nouveau *Poussin*. Il y a parmi les satyres un gosse affolant dont Gide aimerait bien posséder la photo ; assez facile sans doute, car Gide fait partie maintenant du comité (il assistait la veille à une réunion de ces Messieurs ; on acheta un Bonnard à 2 millions ; il fut frappé par l'air assez moutonnier du comité, personne n'ose exprimer une opinion). Assez de joie à circuler dans Paris avec Gide. Il se fatigue un peu, sans doute, mais quelle ressource, que d'imprévus dans ses remarques ! On éprouve près de lui une plénitude ; on ne désire plus rien.

Visite à Amrouche ; je laisse à *Charlot* deux manuscrits ; la maison qui n'est pas riche ne peut me payer aussitôt ; on me donnera 20 000 fr plus tard (versé par chèque à maman). Visite à Romain Alléou ; il s'attendrit au souvenir de nos voyages et à l'idée de son grand âge... Michel

invite à déjeuner son ami Navaud. Admirable figure de jeune typographe « qui s'est fait lui-même », ou plutôt qui est en train de se faire ; il suit des cours le soir, il lit tout ce qu'il peut chaque fois qu'il est libre. Il fut prisonnier durant cinq ans ; ce qu'il dit des hommes, de la camaraderie, de la charité etc. est simplement admirable ; c'est pris dans la vie, c'est senti du dedans. Bien peu d'intellectuels ont une expérience semblable. Une grande partie de l'équilibre, de l'optimisme, de la culture de ce garçon sont dues à Michel (il me dit avoir appris par des copains du régiment des actes merveilleux de Michel et dont jamais il ne parle).

Visite d'adieux au Ministère, je suis intégré dans les « cadres » (après dix ans de services...). Wahl rentre de New York. Très transformé ; guilleret, causeur, rajeuni. Parle en blaguant de la Sorbonne ; beaucoup d'aisance (lui, le refoulé). Sans doute la Santé, Drancy, le risque de la mort, puis l'Amérique où il fut un personnage lui ont donné l'amour de la vie... Quitte Gallimard (comme Jouve) car il le trouve « collaborateur » ; veut m'offrir plusieurs volumes de lui à condition que je fasse une note dans *L'Arche*, ou en Égypte, ou en Grèce. Je décline cette offre, tout en m'étonnant du culot des universitaires ! Installé dans une chambre d'hôtel parmi des valises et des piles de manuscrits. Cela donne une grande impression de jeunesse ; tout cela est charmant. Passé chez Gide (prendre l'argent de l'avion). Il jouait aux échecs avec Amrouche ; je descends dans la rue avec ce dernier ; je sens l'amitié forte et dévouée qu'il nourrit pour Gide (il n'approuve point trop Herbart, le trouve inquiétant, égoïste et « ficelle »). Gide, de sa part, admire le dévouement d'Amrouche mais, me dit-il, il y a des choses qu'il ne comprend pas, bien qu'il soit kabyle, et c'est terriblement gênant sans qu'il s'en doute.

Quitté Paris le 14 décembre
 Passé 5 jours à Naples
 20 décembre, arrivé à Héliopolis (d'où visites au Caire)
 28 décembre, arrivée à Louxor
 4 janvier, arrivée à Assouan
 30 janvier—4 fév., excursion Wadi Halfa
 Retour à Assouan
 9 février, arrivée à Louxor

— — —

Résolu pour faire de l'humus, me donner du recul, à ne point tenir de journal. Pour justifier à Athènes cet interminable séjour en Égypte, j'envoie chaque semaine au Caire un article qui paraît dans *La Marseillaise*.

Une chose me gêne : je n'arrive pas à juger ce que j'écris. Certains textes donnés à *La Marseillaise* et à *L'Arche* (écrits l'an dernier à Athènes), Gide les trouve « excellents », solidement écrits et communiquant une joie réelle au lecteur. Mais il en est d'autres, écrits dernièrement à Naples et à Assouan, non sans allégresse et conviction cependant, dont Gide blâme la forme et qui lui paraissent mal venus. Le malheur, c'est que je ne vois point la différence... Il me faut convenir que j'ai une chance immense d'avoir Gide près de moi...

14 février.

Hier, journée à la Vallée des Rois. Avant-hier, à deux reprises Gide consent à épouiller deux de mes pages. « C'est à récrire, dit-il, mais non pas que les éléments soient mauvais. Les choses ne sont pas à leur place. Certaines y sont présentées trop abstraitement, d'autres ne sont pas assez éclairées ou développées ; il y a aussi des platitudes, des banalités. La langue doit être une création perpétuelle. Ne rien négliger. » Ici je l'avais oublié... Oublié une fois de plus qu'il faut retirer après coup l'échafaudage (la clef de voûte, disait Gide).

Plaisir, l'autre jour à Assouan, de retrouver Liddell (après six ans). Parlé de la Grèce des poètes. Il a traduit *La Femme de Zante* (mes essais, dit-il, lui ont été utiles). Il y a tout un petit public çà et là qui commence à les lire.

À l'instant, Gide épluche encore avec moi deux pages de mon essai (pour le reste il me laisse me débrouiller). Si le début est mieux posé, il pense que toute la suite en découlera, et avec peu de modifications. Il faut rendre plus pathétique Kavafis.

17 fév.

J'ai laissé de côté Kavafis, mais me suis mis à une introduction à *Sikelianos* ; je fais état de souvenirs ; je m'efforce à créer une atmosphère dionysiaque... Je connais à vrai dire beaucoup mieux Sikelianos que Kavafis (il est aussi plus simple), mais il n'empêche que, même connaissant tous les éléments d'un sujet, il faut savoir les organiser. Il est une hiérarchie à découvrir, et un ordre à réinventer.

(Dépêche de Merlier, etc.)

Travaillé toute la matinée. Traversé le Nil ce tantôt (grand vent) pour revoir Thèbes. À vrai dire je voulais visiter la Vallée des Singes, mais mon ânier ne me comprit pas. Nous errâmes comme au milieu de cañons au pied de cette étonnante muraille ocrée toute percée d'alvéoles ou de fours à chaux et qui sont une accumulation formidable de tombes. Montagne raide

et solennelle, toute ajourée cependant. Grand désert. Descendu, sans l'avoir cherché, dans une tombe. Je me laissai conduire. Une des plus profondes, je crois. Il y régnait une chaleur extrême. Deux salles plutôt petites et dont le plafond est tout peint de raisins et d'étonnantes bigarrures, tissu véritable où s'enchevêtre une géométrie de couleurs ; rien qui ressemble davantage à certains tapis ([...] gaîté des rouges et des bleus)... Sur les murs, très souvent, et sur les colonnes encore, mais sans monotonie, représentation d'un homme brun peint au côté de sa femme qui elle a le teint pâle. Immense répétition de ces couples unis dans la mort. L'homme respire une fleur de lotus (symbole sans doute d'immortalité). À plusieurs reprises, un beau jeune homme, le fils aîné, vêtu d'une peau de panthère présente deux flacons... Dans ces caveaux où la mort semble douce, où j'étais seul avec le vieux guide élevant son flambeau, j'ai tendrement pensé au caveau de Clermont³.

Au retour à dos d'âne, sans doute excité par la dépêche de M., je me suis mis à composer mentalement le début de mon article sur la liberté...

18 fév.

Excursion cet après-midi avec Gide et Varille à la Vallée des Singes. Deux tombeaux seulement (et fermés) dans ce saisissant défilé chaotique. Succession menaçante de roches arides et dorées. Les plus belles affectent la forme de remparts ; on croirait voir une succession de bastions colossaux. Un silence d'éternité plane sur la vallée. Quantité de silex taillés (époque néolithique). Cette vallée des morts si desséchée fut jadis vivante... On voit encore les habitations (simples trous entourés de pierres) des ouvriers qui creusaient les tombes. Un avion soudain trouble le silence. Causé avec Varille. Impression géniale. C'est lui le maître de l'égyptologie ; demain tout le monde le saura. Revisité la tombe que j'avais vu hier (dite *de Senoyer* ou *des deux cœurs*), une des plus mystérieuses si non des plus belles, déclare Varille (la peinture y est un peu primitive). Mais Gide trouve cependant cette tombe « la seule habitable » parmi celles qu'il a vues. Nécessité de voir deux fois. Nécessité, sans doute, de ne voir qu'une de ces tombes à la fois. Pris le thé chez Stopler, restaurateur des fresques. Merveilleuse vision de son boy — grâce exquise, souplesse sinueuse. Un lyrisme latent rayonnait de tous ses gestes et de son regard. Rarement vu créature plus poétique et qui force la sympathie par des moyens aussi purs. Impression de style dégagée par toute sa personne... Beauté sobre de la

3. Les parents de R. L. reposent au cimetière de Beaumont près de Clermont-Ferrand.

maison, couleur de terre et se fondant sans peine dans le désert de Thèbes. Les tons ocres prenaient une chaleur sourde. Les bords du Nil se volatilisèrent. Tout semblait soulevé de terre et baigné d'une douceur enchantée ; le Nil était de moire.

19 fév.

Dès hier soir terminé mon petit *Sikelianos*. Je voudrais bien savoir ce que dira Gide... Gide frappe à ma porte à 11 h pour que nous traversions le Nil afin de voir si un bouquin oublié hier à Thèbes a été retrouvé. Bonne occasion pour visiter toute une marmaille grouillante et provocante. Lettre de Mariani (directeur de *La Marseillaise*). Mes articles ont fait faire, dit-il, un boom appréciable à son journal... Été voir le coucher du soleil avec Gide, puis rencontré Varille. Nous passons une heure dans sa chambre à regarder des albums et à l'écouter (cet homme est un monde...).

— — —

Quitté Louxor pour Nag Hammadi le 20 fév.

24 fév.

J'ai reçu un satisfecit pour le *Sikelianos*. Je viens de finir « L'Heure de la Grèce » (mon article sur la liberté). J'attends le verdict de Gide. J'ai l'intention de l'envoyer à Joannidès en même temps que l'« Hommage à la Grèce » que Gide vient d'écrire. Beaucoup pensé ces derniers jours à ce rôle inestimable de l'esprit de désobéissance dont la Grèce nous donne aujourd'hui l'exemple en face de toutes les soumissions... On est exaspéré, vivant en Grèce, de souffrir à chaque instant dans la vie pratique de la pagaille, de l'anarchie etc., mais à distance on se rend compte que c'est là le grand contrepoids contre l'automatisme qui de toutes parts nous menace. Je laisse tout à fait de côté les Grecs eux-mêmes qui donnent dans le panneau des mots d'ordre etc. Je feins de croire que tous les Grecs par définition s'opposent à toute dictature. Un certain agacement sourd d'être attendu à Athènes...

J'attendais vraiment l'avis de Gide comme le résultat à un examen (façon de parler, car je n'ai jamais beaucoup pris au sérieux les examens. Nos parents avaient cela de très beau, qu'ils plaçaient notre honneur sur un autre plan). Du verdict de Gide j'attendais ma justification, sachant bien d'ailleurs que c'est toujours à recommencer. Il m'a couvert d'éloges, ne trouvant rien à redire au style. « Je te sais gré d'avoir écrit ces pages ; je suis heureux que tu penses ainsi ; je crois que tu es dans le vrai. Et puis c'est intéressant, tu nous apprend qq. chose — et j'aime que tu ne prennes pas un air solennel pour parler de la Grèce, que tu mêles tout cela à la vie. » (Heureux qu'à plusieurs reprises déjà Gide ait parlé de la joie qu'il éprouve

à me lire. « Tu es arrivé à te faire, me disait-il l'autre jour, une manière très particulière, très reconnaissable. » Il ajoutait aussi : « et nullement influencée par moi ».)

26.

J'ai enfin lu *L'Étape*. Ce livre est ridicule. (Barrès fit sa grande sortie contre les écoles de l'État à la Chambre, et deux jours après, son neveu élevé chez les prêtres se donnait la mort.) Tout est faux dans Bourget, mais il n'empêche que la question de *l'étape* existe. Il y a un point de maturité dans les familles, dans les êtres... c'est là qq. chose d'assez subtil et qui mériterait d'être étudié objectivement.

Emprunté au docteur Girardot les *Aventures de Jérôme Bardini*. Giraudoux est à peine lisible. Préciosité à vide, aucune matière, sinon des fanfreluches⁴...

Dans trois jours nous serons au Caire.

Il faut que chaque essai je me l'arrache des entrailles, et qu'il ait eu le temps de mûrir. Je crois que ce voyage en Égypte aura été d'un prix extrême. Nécessité du style. C'est ce qui fait que je ne puis encore être abondant. Je veux écrire uniquement des choses qui peuvent attendre (et que l'une éclaire l'autre). Bourget, Giraudoux, deux extrêmes et pourtant deux exemples à ne point suivre.

Temple d'Abydos. Terrible monotonie de l'art égyptien. Continuelle répétition de thèmes stéréotypés. Tout est anonyme, jamais on ne sent l'émotion de l'artiste. Pourtant ces bas-reliefs colorés — ces verts, ces rouges — sont bien capables d'enchanter ; et surtout un bas-relief tout blanc sculpté dans une pierre savonneuse. Ici, soudain, le grand style est atteint. Quand on monte sur le sommet du temple (il est d'ailleurs assez bas), il semble que l'on va toucher de la main le désert, d'ailleurs très proche, ainsi qu'une montagne aride, et combien cristalline dans la transparence de l'air.

Très étonnante visite aux Pigeonniers du Prince Kensal, à l'heure où l'on jette le maïs aux oiseaux. Venise ou Lyon ne sont rien. C'est un déluge d'ailes, une tornade tourbillonnante sous un souffle mystérieux et qui par nappes immenses jette les oiseaux dans la cour, il en vient d'autres et toujours d'autres qui, on ne voit pas comment, parviennent à trouver place au milieu de la presse. Que de poussière, que de palpitations ! Quand le grain est jeté la cour s'en trouve à jamais nettoyée ; pourtant il

4. La première partie de ce roman est pourtant admirable. Je relis ceci en 1971. [Note de R. L.]

est certains endroits où le maïs a pu s'entasser, et c'est une pyramide volante, une assemblée vorace qui se culbute et se chevauche afin de saisir sous ce monceau vivant quelque graine. Déluge d'ailes et tornade, un tournoi se prépare. Comme un grand coup de vent, viennent se briser par nappes, du haut du colombier, mille gorges mordorées. Saisi au vol, peu de maïs trouve le temps de choir, mais sur les qq. grains qui touchent terre se bâtit aussitôt une vorace pyramide ailée. Des oiseaux à cheval s'échafaudent, deux becs renversés se rejoignent dans l'air, une foule d'armoiries de rechange s'offre au choix du Prince des pigeons.

Le Caire, 5 mars.

Arrivé au Caire le 1^{er} mars.

Fort bien reçus chez les Wiet (Musée arabe). Aussitôt, pris jour pour conférence de Gide et pour la mienne ; Gide tient à me présenter au public ; ça sera sa première apparition. Causé durant deux heures avec Mme Colombe qui prépare une thèse sur Kavafis ; enfin une helléniste sensible à la poésie...

Répétition d'une lecture d'*Œdipe* (par la troupe des Amitiés françaises). Gide assumait le rôle d'Œdipe, ravi de l'aventure bien que se plaignant toujours de sa gorge, et craignant de perdre sa voix. Revu Henein et Santini. Rencontré Stavrinou, qui prépare un numéro d'*Hommage à André Gide (La Semaine égyptienne)*. Il y aura à boire et à manger. Je lui donne mon « André Gide compagnon de voyage », qui attend depuis 1939... Visite à Jouguet. Nous ne sortons pas de l'île de Zamalek. Intéressant pour moi de voir Gide et Jouguet, tous deux âgés de 76 ans et demeurés exceptionnellement jeunes, élever des craintes sur l'avenir de la culture, etc. Déjeuné avec Chamoux qui, très enthousiaste du Caire (il y a qq. chose chez lui du néophyte), veut me faire visiter le quartier arabe. Il me parle assez abondamment d'Athènes... Plus je vais, plus la complication des choses m'apparaît ; je ne puis être utile qu'en demeurant franc-tireur. Nous visitons les tombeaux mameluks, deux mosquées du XIV^{ème}. C'est la première fois que j'entre dans une mosquée (celle de Cordoue ne saurait compter). Nous y arrivons à l'heure de la prière, mais on nous autorise à passer, après avoir chaussé des sandales spéciales. Impression religieuse aussi vive que dans une cathédrale, car je demeure perméable à la foi ; je dirai même que ce sentiment, ne rencontrant plus les formes habituelles du culte, se ravive devant l'islam. Erré dans la ville arabe ; de temps en temps les fragments d'un palais, un moucharabieh, l'amorce d'un souk..., il faut aller à la découverte et reconstituer morceau par morceau le Caire de Nerval ; hideuses bâtisses modernes... Gathorne Hardy que je vais ensuite visiter (ami de

Romney, de Liddell...) habite précisément dans ce quartier, seul Européen je crois. Sa maison touche la mosquée Ibn Tulun ; on l'a construite dans le même style. Petit serviteur noir d'Assouan. Gide vient me rejoindre. Timidité ou réserve ? Cet Anglais qui nous était très spécialement recommandé par Mme Bussy n'apporta rien de surprenant, ne répondit à aucune des amorces que Gide lui tendait. Côté comique, mais tout de même décevant. Reçu d'Alexandrie (et de deux côtés) la copie des poèmes de Séféris que je veux lire à ma conférence. J'ai tant à dire sur les Grecs (je suis vraiment baigné dans le sujet) que le difficile sera de préserver les propositions : Sikelianos, Kazan, Séféris... Le British Council me fait demander pour Ghika (qui est à Londres) le manuscrit de l'*Odyssee*. Courses avec Gide dans le Caire ; il avait vingt ans ; entré dans toutes les librairies et tombait en extase chez Grappi, le grand traiteur. Vie extrêmement sérieuse (comme à Nag Hamadi), nous sommes en famille, et puis je désire être maître de tous mes moyens pour ma conférence.

9 mars.

Étrange de vivre en famille, d'avoir de l'importance pour quelqu'un etc. Bientôt je serai rejeté dans ma solitude. Il faudra travailler. J'arriverai en Grèce après les élections. Gabegie. Pays tragique. Chance inouïe, d'avoir pu faire encore un voyage avec Gide. Il le souhaitait passionnément ; il a tout fait pour me garder avec lui. Il rentre à Paris le 2 avril, me laissant prendre, de mon côté, l'avion d'Athènes...

10 mars.

Je viens d'écrire assez longuement à Michel, tout en attendant Stavrinou (je dois lui remettre un inédit de Gide pour son numéro d'hommage ; tous, nous nous ingénions à relever le niveau de ce numéro qui risquerait d'être pompier). Étrange tempête de sable lancée par le désert ; déjà dans la nuit ce fut un beau raffut. Sur la terrasse que j'habite, les pots de fleurs chaviraient ; j'entendis la pergola s'écrouler. Ce matin, la tempête reprit ; je dus allumer ma lampe, tant la chambre était obscurcie par les ténèbres extérieures, mais l'impalpable poussière entrant par les jointures des fenêtres obscurcissaient jusqu'aux lampes. La nuée d'abord couleur soufre soudain s'embrasa, elle devint pourpre, violacée... La ville semblait en proie aux flammes. Des lueurs d'incendie, rougeoyantes, palpitaient dans la cage de l'escalier. Enfin on vit pâlir cette pourpre ; l'orange, le citron, toutes les dorures de l'aurore peu à peu s'élevèrent dans le ciel.

Invité ce matin par la Compagnie du Canal de Suez à donner une conférence. Assez d'amusement à parler l'autre soir au lycée français. Photographes de tous les côtés (il est vrai que j'étais présenté par Gide). Altesses

royales, pachas, ministre de Grèce, etc. J'ai lu des traductions (ce ne sont pas les descriptions lyriques de Sikelianos que Gide a préférées...). Tout ce qui était improvisé (et parfois, du moins me semblait-il, hésitant) lui a paru bien meilleur que les phrases bien écrites que je tirais de temps en temps de mes manuscrits...

(À suivre.)